

Compte rendu

Ouvrage recensé :

PELLETIER, Jacques, *Le poids de l'histoire : littérature, idéologies, société du Québec moderne* (Québec, Nuit blanche éditeur, 1995), 346 p.

par Manon Brunet

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 51, n° 3, 1998, p. 452-455.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/005345ar>

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

COMPTE RENDU

PELLETIER, Jacques, *Le poids de l'histoire: littérature, idéologies, société du Québec moderne* (Québec, Nuit blanche éditeur, 1995), 346 p.

Sociologue de la littérature, Jacques Pelletier nous livre ici un ensemble de textes qui ont déjà paru dans des périodiques ou des collectifs depuis 1972. Le chapitre consacré au roman de la Révolution tranquille est le seul inédit. Bien que la problématique unificatrice soit explicitement présentée dans l'avant-propos et détaillée dans le chapitre liminaire qui aborde de front «La transformation des rapports littérature/société depuis la Révolution tranquille», soit la dynamique interaction entre le poids de l'histoire et celui de la littérature, l'ouvrage ne se laisse pas saisir linéairement et, par conséquent, son caractère fragmenté l'apparente à une anthologie, comme toutes les autres que Jacques Pelletier nous a précieusement fournies pour l'enseignement.

Se référant notamment à la réflexion de Marc Angenot sur le discours social, l'auteur constate qu'«il est extrêmement difficile, voire impossible, d'échapper à l'hégémonie discursive et culturelle de son époque» (p. 109). À cette hégémonie discursive à laquelle sont associées ou non des générations d'intellectuels, est superposée celle du processus, de la période ou de l'événement politique qui concourt à faire de la littérature un «maillon fort» (p. 11), car «les œuvres non seulement témoignent de ce qui bouge dans la société [...] mais préfigurent les transformations sociales en leur donnant une expression sur le plan de l'imaginaire» (p. 41). Ainsi posés, les rapports entre le littéraire et le social seront souvent traités à travers la (fausse?) dichotomie de l'imaginaire et du réel, comme le montre l'analyse du «réalisme critique» de la production romanesque de Pierre Gélinas, de «l'existentialisme» d'André Langevin et du «romantisme tragique» d'Hubert Aquin faite à la lumière de la «réalité 'empirique'» de la Révolution tranquille (p. 56 et ss). Ici, la conclusion proposée est très claire: «l'échec de la plus large partie d'une production romanesque [...]» s'explique par sa prétention à «faire l'économie du réel» (p. 82). La démarche consiste donc à chercher le social dans le littéraire davantage que l'inverse, d'où le titre retenu: *Le poids de l'histoire*.

Les œuvres littéraires sont situées d'abord dans leur contexte sociopolitique général, réfutant en cela l'approche de Bourdieu qui, dans *Les règles de l'art* (1992), accorde, selon J. Pelletier, trop d'importance à l'observation des pratiques et des acteurs sociaux dans le seul champ littéraire (p. 50). On doit

[1]

être redevable à l'auteur de nous proposer constamment sur les plans théorique et méthodologique de telles avenues nuancées de recherche qui, reportons-nous au moment où ces réflexions ont été livrées pour la première fois aux études littéraires, ont peut-être choqué les esprits trop structuralistes et «essentialistes», mais dont la pertinence aujourd'hui n'est plus discutable. Par exemple, la notion d'avant-garde, utilisée pour parler des discours protéiformes de gauche autant que des manifestations de la contre-culture dans les années 1970, fait l'objet d'une analyse sociohistorique fort éclairante. On retiendra que l'avant-garde doit dépasser les phénomènes individuels en même temps qu'elle dispose nécessairement, selon J. Pelletier, d'un programme bien défini.

Les moments de «crise» politique et sociale servent d'étalons idéologiques à l'analyse littéraire menée depuis la création de *La Relève* en 1934 jusqu'à l'*Œuvre épique* de Victor-Lévy Beaulieu qui envahit encore nos écrans. Que ce soit la Crise de 1929, le monolithisme de l'époque duplessiste, les transformations majeures dans tous les domaines publics durant la Révolution tranquille, la crise aiguë d'Octobre 1970 ou l'échec référendaire de 1980 qui nous conduisent finalement à l'«ère du vide» du Québec post-moderne où le mouvement féministe est «le seul bien vivant aujourd'hui» (p. 40), ces événements sont montrés comme des catalyseurs des forces intellectuelles et des formes discursives dominantes ou marginales.

Dans le chapitre II, la question souvent débattue des origines de la Révolution tranquille est ici bien campée dans toutes ces apories, même si le sociologue de la littérature ne tranche pas plus en faveur de l'interprétation économiste à la Dorval Brunelle qu'en faveur de celle, culturelle, représentée par Fernand Dumont ou Jocelyn Létourneau, ce dernier insistant trop sur le discours social diffusé par la seule classe des technocrates en émergence. L'accent est mis sur l'apport des romanciers de la période d'après-guerre préparant la voie à la Révolution tranquille. Ainsi, à chaque production romanesque correspond un mode d'insertion et d'interprétation de la réalité ambiante. Sous le mode militant du récit d'apprentissage (forme pas aussi rare dans l'histoire littéraire québécoise que l'auteur semble le croire - depuis Jean Rivard de Gérin-Lajoie), P. Gélinas rend compte du processus d'urbanisation et d'industrialisation du Québec prérévolutionnaire, contrairement à A. Langevin qui, beaucoup plus timidement, transpose sous le mode idéaliste et dualiste les revendications libérales et réformistes, alors que la position radicale des désespérés est représentée, sous un mode apocalyptique, dans l'œuvre d'Aquin qui précède le Prochain épisode individuel et collectif. Il est alors intéressant de remarquer que, pour J. Pelletier, le noyau dur de la «réalité empirique» propre à chacune des crises historiques se trouve au centre de l'univers fictionnel proprement dit; paradoxe qui peut dérouter l'historien en quête de sources.

Le poids de l'histoire du Québec moderne est aussi soupesé lors de la crise d'Octobre 1970. Au début du chapitre IV, la question des rapports entre le littéraire et le social prend une nouvelle configuration épistémologique. L'auteur précise que l'Histoire peut être envisagée soit comme un processus historique

réel, soit comme lecture/récit de ce processus ou soit encore comme la somme des histoires particulières que sont les textes de fiction (p. 141). Octobre 1970 sera à l'origine d'une production littéraire - entendue au sens large - très diversifiée, partagée entre des récits historiques, des témoignages, des essais produits par des observateurs privilégiés (Vallières, Vadeboncoeur, Dumont) ou des œuvres fictionnelles. Ces dernières seraient majoritaires, mais l'image qu'elles fournissent de l'événement est plus allusive qu'explicite (Y. Beauchemin, VLB, J. Godbout). Pour bien comprendre cette constatation, il ne faut pas perdre de vue que J. Pelletier met l'accent sur la production romanesque de la période. On regrette seulement qu'il ne nous le rappelle pas assez souvent pour rendre à tout moment l'interprétation crédible; il en était de même dans l'analyse du poids littéraire lors de la Révolution tranquille où l'apport de la poésie et de la chanson était trop rapidement mentionné, sans compter la mise entre parenthèses de la production essayiste, incontournable dans un moment de crise ou l'autre.

Pourtant, dans le chapitre VI, réservé à l'avant-garde culturelle et littéraire des années 1970, l'écriture essayiste est mise au premier plan, mais c'est seulement parce que «sur le plan romanesque [...], cette culture prolétarienne n'a guère donné de fruits» (p. 38). Très fouillée, cette partie de l'ouvrage en est probablement la meilleure, avec l'analyse précédemment faite (chapitre V) des transformations stylistiques et idéologiques que le roman de J. Ferron, *La nuit* (1965), a subies avant de devenir après la crise d'Octobre, *Les confitures de coings* (1972). L'expérience de J. Pelletier lui-même sur le terrain du militantisme de gauche - qui nous est rappelée dans une longue note infrapaginale (p. 211-212) - y est sûrement pour quelque chose. Entre 1960-1970, plusieurs groupuscules marxistes-léninistes font valoir leurs opinions, plus ou moins radicales, dans des revues de toutes tendances. *Stratégie*, revue créée en 1972 par des étudiants de l'Université du Québec à Montréal, dont François Charron, vivra de manière exemplaire tous les virages du militantisme. J. Pelletier montre très bien comment les protagonistes introduiront la plupart des débats par rapport auxquels les intellectuels auront tôt ou tard à se définir: utilité sociale de la sémiologie, rapport du marxisme à la psychanalyse, féminisme, lutte pour la culture prolétarienne. L'intérêt scientifique d'abord primé se mutera au mitan de l'existence de la revue, en un intérêt purement idéologique qui, s'il nourrit le projet révolutionnaire, contribue directement à «la mise à mort de la littérature» (p. 202). L'itinéraire d'un de ses chefs de file, le poète F. Charron, est extrêmement éclairant, voire déroutant. Après sa période de «déconstruction» littéraire, coïncidant avec le démantèlement des groupes de gauche, Charron fait reprendre du service esthétique à la littérature. Le «nous» fait place au «je» et, dans une société encore puritaine, la langue déliée du poète commence à célébrer à la fin des années 1970, «la vie privée et, plus précisément, les rapports amoureux et sexuels» (p. 229), thématique centrale de l'œuvre. Cette nouvelle subordination de la littérature, au privé cette fois, témoignera aussi d'une nouvelle «méfiance invétérée envers le social» (Charron, 1983, cité page 236),

renforcée par l'échec référendaire.

L'ouvrage se termine par le début de la période chronologique étudiée (1930-1980), étant donné que «Si on peut remonter du passé vers le présent, en somme, on ne voit pas pourquoi on ne pourrait pas, à l'inverse, et dans une perspective complémentaire, procéder du présent pour remonter dans le passé» (avant-propos, p. 14). L'analyse de contenu de *La Relève* (chapitre VII) et des *Convergences* de J. Le Moyne (chapitre VIII), un de ses représentants les plus visionnaires, ne nous apprennent rien de bien nouveau que l'histoire littéraire n'ait déjà mis en relief depuis la première version de l'article datant de 1969. Il est, en effet, connu que sous l'influence d'un catholicisme de droite à la Maritain, et pas si éloigné de l'idéologie fasciste (R. Duhamel), des jeunes issus de la petite et moyenne bourgeoisies urbaines canadiennes-françaises s'adonnèrent à philosopher sur le sort spirituel de la société québécoise en prenant comme modèle le Moyen âge européen. J. Pelletier convient lui-même que «leur analyse ne déboucha sur aucune action de transformation radicale de la société et n'exerça aucune influence réelle, du moins dans le domaine social et politique, sur la société canadienne-française» (p. 299). On est alors en droit de se demander si ce corpus se prête à une analyse des rapports entre le littéraire et le social. La relecture de Le Moyne est, elle, plus instructive à l'aune de cette problématique.

Voilà donc un ouvrage qui, telle l'entreprise de Victor-Lévy Beaulieu (excellent chapitre III) située à la fois au centre et en marge du discours social, cherche constamment à questionner la problématique du Livre dans son rapport à l'Histoire. Si «la fonction de l'écrivain [...], c'est de faire en sorte que l'histoire (et la littérature) puisse survenir enfin» (p. 129), comme le rêve Beaulieu, l'ouvrage de J. Pelletier est une contribution à cet engagement intellectuel. Entreprise réflexive, bien nourrie, bien présentée, parfois difficile à admettre dans ses observations tout simplement parce qu'elle n'hésite pas à montrer les choses telles qu'elles sont, sans idéalisation du passé, sans illusion sur les pratiques, sans compromis sur les fausses alliances idéologiques entre le littéraire et le politique. On ressort de cet ouvrage avec la nette mais juste impression que la littérature québécoise n'arrive pas à dire les choses explicitement, sauf quand elle est enragée: VLB aurait-il raison de parler des «Québécois rapetissés» de «ce pays pourri comme une vieille tomate» (1973, p. 121)? Les allures pédagogiques des essais permettront à chacun de suivre sans difficultés ce parcours qui conduit J. Pelletier à croire qu'en raison du «dynamisme d'un champ culturel dont le développement repose de plus en plus sur des bases autonomes [...], la souveraineté nationale n'apparaît plus comme condition tout à fait nécessaire de réalisation» de la littérature (p. 139). Constat ou provocation? Jacques Godbout et Hubert Aquin auraient-ils eu tort de revendiquer à tout prix un pays pour «vécrire» (*Salut Galarneau!*, 1967) et pour assurer la «profession-écrivain» (*Parti pris*, 1964)?